

« Les Magritte, c'est un spectacle »

CINÉMA Samuel Tilman et Emmanuel Dekoninck mettent en scène la cérémonie

- Du chant, de la danse, des surprises au programme de ce samedi soir.
- Et des textes signés Thomas Gunzig.

Il est arrivé à la troisième édition. En même temps que Rongione, son vieux complice du café-théâtre, à la présentation. Les deux premières années, la cérémonie des Magritte était aussi chiantie que celle des Césars. Et puis, tout à coup, BeTV se rend compte qu'il y a quelque chose à faire, de l'ordre du show, du spectacle en live à la fois dans la salle et en télé. Et la chaîne fait appel à lui.

Depuis, il n'a pas manqué un rendez-vous, rempilant pour la mise en scène et l'écriture. Ciselant les répliques des remettants, affûtant les vannes des maîtres de cérémonie. Travaillant avec les équipes techniques de Vincent Gustin, le pro des captations en multicaméras. Samedi soir, le réalisateur, producteur et metteur en scène belge Samuel Tilman, 42 ans, fera tourner la cérémonie des Magritte pour la cinquième fois, en parfaite harmonie avec le comédien et metteur en scène Emmanuel Dekoninck.

A deux, pour une question d'emploi du temps. Fin de l'été, au démarrage, Samuel tournait son premier long-métrage, et après, c'est Emmanuel qui n'était plus libre pour faire atterrir le projet (1). Dès le mois de septembre, les idées se mettent à jaillir : du chant ? Des danses ? Des surprises ? Comme l'année

dernière, une fanfare, des chanteurs a cappella, des danseurs hip-hop ? « Le problème avec ce type de cérémonie, explique Samuel Tilman, c'est que si on ne travaille que sur prompteur, ça fait beaucoup trop télé, ça manque de rythme, de fantaisie. De vie. Donc on travaille beaucoup en amont le texte, les intentions, et aussi l'équilibre entre les

moments d'émotion, de relance musicale, l'humour qui doit être distillé un peu partout dans la cérémonie. »

Le metteur en scène rempile pour cette raison. Les Magritte, pour lui, c'est un spectacle qui doit plaire autant aux spectateurs devant leur écran qu'aux personnes présentes dans la salle. « Mes choix sont guidés par ces deux éléments. Et c'est ça qui fait que je suis encore là, cette envie de voir ce que ça va donner à l'image me rappelle mon métier de réalisateur et l'idée d'être directement

sur scène avec des comédiens, mon passé au théâtre. » Son job : jongler entre toutes les interventions, donner du rythme, s'entourer des bonnes personnes (comme la scripte, qui a bossé sur les Césars pendant des années), diriger le maître de cérémonie et

les allers-retours des remettants.

« Il a quand même fallu un peu me convaincre de m'embarquer là-dedans, raconte Emmanuel Dekoninck. Je ne comprenais pas pourquoi on me proposait de mettre en scène ce genre d'émission. La télé, ce n'est pas du tout mon univers ! Je leur ai dit : "Les gars, je ne suis pas la bonne personne". Mais Samuel connaissait

bien le truc et ça me plaisait assez finalement d'assurer la phase créative, celle où on décide de tout ce qu'on va faire. Ce que je voulais avant tout, c'était servir Anne-Pascale Clairembourg. J'étais même assez surpris qu'on lui demande d'être la maîtresse de cérémonie : elle n'est pas présentatrice, elle ne vient pas du stand-up ou de l'impro comme Fabrizio ou Charlie. Mais ça m'intéressait vraiment de travailler ses talents d'actrice. Alors voilà, on va surprendre. Parti dans des univers décalés, plus poétiques peut-être que les autres années, trouver des choses qui n'avaient pas été faites. Parce que sinon, faut avouer, c'est mortel, ces cérémonies ! »

Côté écriture, l'équipe a un peu renouvelé sa façon de travailler. « La première année, avec Fabrizio Rongione, on a tout écrit à deux, reprend Samuel Tilman. Puis Thomas Gunzig a rejoint la bande, on écrivait à trois. Pareil quand Charlie Dupont est arrivé. Mais cette année, Thomas a fait toute l'écriture et c'est lui qui se colle les relectures avec les remettants, que tout le monde se sente bien à l'aise avec son texte, etc. Ça prend un temps de malade mais c'est normal, ils doivent se réapproprier les mots. »

Les gens ne savent pas trop qui écrit quoi. Parfois, les remettants sont auteurs de leurs propres textes (comme Charline Vanhonnacker l'an dernier), parfois pas, « comme Philippe Gehuck qui est tout à fait capable d'écrire un texte, mais qui a préféré déclamer celui de Thomas Gunzig. D'une

manière générale, on n'oblige jamais quelqu'un à donner dans l'humour s'il préfère le registre de l'émotion. » Tout se répète : l'entrée en scène, le ton, l'attitude. En 2016, à dix minutes du début de la cérémonie, Dany Boon en était encore à régler la taille de ses textes sur le prompteur...

« Une vraie légitimité »

Des couacs ? Rarement. « Juste un gros stress, il y a quelques années, se souvient Samuel, quand une alarme s'est déclenchée pendant l'introduction. Au début, les gens rient, pensent que c'est un effet qui va arriver. Mais ça dure et depuis les coulisses, j'ai senti que l'énergie de la salle avait changé. Après ça, Fabrizio a mis 10-15 secondes à essayer de récupérer la salle en improvisant. »

Pour lui, il n'y a pas de débat à avoir sur l'existence des Magritte : « Leur gros atout - dont j'ai bénéficié en remportant le prix du court-métrage en 2011 -, c'est qu'ils font la lumière sur le talent des comédiens, des réalisateurs... Pour aller voir les producteurs avec mon long-métrage ça aide. Pareil : pour Le dernier Gaulois, le docu-fiction que j'ai réalisé pour France 2, j'ai fait valoir mon "César belge", pour rassurer sur ma capacité à monter un projet de plus grande ampleur. Cette cérémonie a désormais une vraie légitimité, une résonance à l'étranger. Le terme "Magritte du cinéma" a totalement infusé le grand public. » ■

JULIE HUON